

Gaston-Paul Effa & Isabelle Laurent

Les parfums élémentaires



Gallimard

haute enfance





haute enfance

Collection dirigée
par Colline Faure-Poirée

Gaston-Paul Effa
Isabelle Laurent
Les parfums élémentaires

nrf

Gallimard

Document de couverture :
Peinture à l'huile et encre de Chine sur papier asiatique.
Extrait du carnet leporello n° 20 octobre/novembre, 2012 © Agnès Lévy.

© Éditions Gallimard, 2019.

Le souvenir est le parfum de l'âme.

George SAND

La foudre est tombée. Un orage en plein hiver, l'événement est rare. Des craquements dans les branches ont fait fuir les promeneurs. Le parc est désert.

Je me suis approchée de l'arbre croyant que j'étais seule. D'où est venu l'éclair ? Plus de trace de tourmente dans ce ciel, seulement le silence et ces fils de fumée au bout des branches, comme un éventail de bâtons d'encens dont la combustion distille le parfum. C'est à ce moment-là que je comprends ; le parfum primitif, celui qui fit naître le nez, qui ouvre la mémoire sans prévenir, violemment.

Vous non plus, vous ne vous y attendiez pas, il faisait si froid ce jour-là, aucune chance de percevoir la moindre trace de senteur, la gelée les endort. Pourtant il était là, à se répandre en de subtiles vagues délicates. J'ai vu votre frisson. Vous avez inspiré plus fort en ouvrant les yeux. J'ai compris qu'à vous aussi, le parfum racontait un tas de choses sur lesquelles les années ont passé et que vous écoutiez, ému, un peu surpris, parce que vos yeux sont

devenus blancs de s'écarquiller, comme pour mieux l'entendre.

Les miens ont vacillé quand il m'a happée. C'est lui qui m'a respirée la première, je me suis laissé emporter aussitôt par les essences de l'arbre qui réveillaient les souvenirs comme une légère pluie froide mouille la peau moite, inconfortables et bons à la fois.

Vous avez tourné la tête, lentement, de droite à gauche, puis légèrement incliné, de gauche à droite, levé le nez, comme si le parfum vous piquait un bref instant, vif, intense, et vous avez souri.

J'ai compris qu'il vous parlait de votre enfance parce que votre visage rajeunissait. Autour de nous la neige, partout, recouvrait la terre en aplanissant les formes, feutrait les sons, neutralisait les odeurs. Les plantes coulées dans un mur de cristal n'en laissaient échapper aucune, pourtant vous et moi l'avions perçu. Le parfum original reprenait sa place sans que je l'aie invité, sans que je puisse l'empêcher, je ne pouvais plus rien faire pour m'en défendre, il m'avait touchée.

Entre le désir de me protéger et celui de m'enivrer, j'aurais voulu débiter des mots parce que je ne savais que faire de ce souvenir qui montait. J'ai préféré me taire, pour ne pas entraver le vôtre.

L'odeur vous transfigurait. Elle vous capturait. Vous sembliez ne plus rien voir, ne plus rien entendre, vous ne sentiez même plus le froid. Au contraire votre être se libérait, vos mains ont desserré ce châle tricoté que vous

teniez autour de votre cou, vos doigts se sont dépliés, vos épaules relâchées, votre poitrine s'ouvrait.

Je respirais l'effluve en même temps que vous et pouvais lire sur votre corps la libération qu'il tentait dans mon âme. Alors sans que je puisse me retenir, pour m'y jeter à mon tour, j'ai inspiré de toutes mes forces, il me fallait prendre une grande bouffée de ce parfum oublié, comme si pendant toutes ces années j'avais omis de respirer, de sentir les choses, comme si j'avais eu peur de m'enivrer des sentiments que les odeurs répandent.

Le soupir a trahi ma présence. Vous m'avez vue et vous êtes parti, aussitôt.

J'ai fermé les yeux pour retrouver le souffle odorant, le froid avait fini par l'étouffer. Je me suis approchée de l'arbre, j'ai posé mes mains sur son tronc, et j'ai repensé à mon père qui disait qu'à chaque fois qu'on coupe un arbre, on fend une mémoire. Une large entaille parcourait son écorce, oserais-je m'y aventurer ?

J'aimerais faire le voyage, mais pas seule, reprendre le chemin, apaisée parce que je tiendrais votre respiration dans la mienne comme deux égarés se tiennent la main pour retrouver la voie. Ne vous a-t-il pas choisi, vous aussi, ce matin-là, le parfum qui s'exprime en écho ?

En moi, la certitude que vous ne résisterez pas à l'appel, et reviendrez sur les lieux pour rajeunir encore, peut-être alors trouverez-vous ce mot que j'aurai confié au tronc béant.

En y introduisant mon message, je retrouverais déjà les gestes de ce temps béni où chaque chose avait non

seulement une forme, une couleur, un toucher, mais surtout une odeur. Je renifle celle du papier au moment où j'écris cette lettre, j'avais oublié qu'il avait un parfum. En grandissant, je humais de moins en moins, parce que je croyais connaître le parfum de toute chose, jusqu'à oublier de les sentir, et puis un jour, j'ai cru que les choses n'avaient plus d'odeur, ni les êtres, ni la vie...

L'odeur de la sève brûlée a éveillé l'enfant en moi.

Au commencement, il n'y eut pas ma mère, mais l'odeur de ma mère...

L'odeur est physique, elle a un corps, une âme... Depuis le commencement, et depuis l'origine, en tout cas aussi loin que pouvait remonter dans le temps ma mémoire d'enfant, j'avais eu envie de voir dans les choses ce qui m'avait toujours été si obstinément caché et qu'il m'était donné, maintenant, de voir sans réserve. De mon grand-père, je tenais la certitude que l'odorat, de tous les sens, est le plus dangereux et celui qui pousse à la connaissance du monde. Il ne s'agit pas d'une vague idée ou, moins encore, d'un sentiment sans aucun rapport avec l'expérience.

«Avec le nez que tu es, tu pourras tout connaître.» Cette petite pensée qui naissait en moi, entre langue et lèvres, présupposait quelque expérience première, radicale et décisive. Elle m'avait révélé le mortel pouvoir de l'odorat en sorte que je peux me demander, avec une ferveur toute pénétrée d'angoisse, ce que l'adulte que je suis devenu aurait désormais à accomplir. Il me suffirait de fixer mon attention sur le champ le plus vide de

ma mémoire pour retrouver, en quelque sorte, l'image même des choses et des êtres.

Pour sentir l'odeur d'une chose, le désir de voir et de savoir doit s'éteindre dans la tête, dans la poitrine, dans les membres. Le silence se fait alors peu à peu et le rideau s'écarte pour que la scène s'offre enfin. Tous les enfants poussent un *ah!* émerveillé devant les choses, car, dès le premier instant, c'est comme si l'autre côté du monde leur était donné.

La pluie est un chant sans paroles, une pure vocalise qui paraît accompagner le mouvement capillaire tantôt rauque, tantôt d'un velouté que l'on veut toucher des doigts. Mais la pluie est surtout une odeur qui secoue la mémoire élémentaire. Une bonne pluie sent la terre remuée, l'herbe fraîchement coupée, qui brasse et creuse le souffle. Elle est quelquefois si proche de la plainte que ceux qui la sentent tomber voudraient souffrir à sa place, mais aussitôt leur nez atteint des degrés extrêmes d'une jubilation qui va, comme chez les Pygmées d'Afrique équatoriale, jusqu'à la clameur soutenue de la transe. C'est ainsi que, loin de tout visage imaginable, l'odeur de la pluie développe ses emfans, une émotion primitive qui étiret comme nulle paire de mains ne saurait le faire.

Ma mère ne sentait pas l'odeur de cuisine.

Pourtant, avais-je vu passer un seul jour sans qu'elle s'arc-boute sur sa cuve, à éplucher des pommes de terre, au milieu des relents de graisse qui imprégnaient les murs? Le tas rentré à l'automne tout au fond de la cave n'allait pas jusqu'en avril. Il s'épuisait quand s'incrustait dans l'air de la maison l'acidité du chou qu'on sortait des tonneaux, cette aigreur qui prend à la gorge et qui provoque des haut-le-cœur qui me faisaient presque craindre l'heure du repas. Je haïssais passer à table, je haïssais le printemps et ses jours où l'abondance n'est que promesse en bourgeon. J'attendais avec impatience que mon père passe au jet les tonneaux mouillés de jus fermenté avant de les faire sécher dans la cour pour ne plus sentir les relents tenaces.

Et vendredi, jour de hareng. J'observais ma mère de loin à cause de l'odeur qui envahissait la cuisine. Mais ses doigts poisseux de fourrager dans leurs entrailles pour

éviter seraient les mêmes qui me coifferaient avant de partir à l'école.

Les jours de purée sentaient bon le feu, grâce au lard qui accompagnait les pommes de terre. Son fumet imprégnait les cheveux, les vêtements, les rideaux.

Mais ce n'était pas cette odeur-là encore que je sentais sur ma mère.

Ni même celle des fêtes, alors que la viande mijotait dans une sauce au vin rouge. Le goût tendre de la tarte aux amandes qu'on sortait dorée du four et les petits biscuits au miel du temps de Noël. Aucune de ces bouffées salées, grasses ou sucrées ne rivalisait avec son parfum.

À l'école, ma mère se transformait en institutrice que j'appelais Madame. Comme l'eau va de la bouche à la coupe, et de la coupe à la bouche, elle vaquait d'un pupitre à l'autre, pointant au passage une erreur, continuait à glisser entre les rangs sans jamais s'arrêter près du mien. Moi, je m'appliquais, le nez collé aux pages de mon cahier. Je respirais le papier. En inventant le corps des mots, j'espérais que mes pages seraient un jour dignes de celles que je sentais à travers les portes de la bibliothèque au fond de la classe. L'odeur des vieux livres m'appelait. Ou était-ce celle des arbres qu'on avait sacrifiés pour servir de support à l'apprentissage ?

J'espérais que s'ouvrirait pour moi l'armoire en fer où s'entassaient comme des prisonniers ces romans que seuls les meilleurs élèves avaient le droit de lire. Ainsi cent fois, mille fois, je revisitais les mots, je traquais l'erreur et

suppliais le ciel de me prévenir de celle qui me volerait le plaisir de tourner enfin la clef du meuble métallique. Suprême récompense.

Et pendant que les meilleurs élèves passaient d'une page à l'autre, moi je m'enivrais des parfums que l'armoire ouverte m'offrait en viatique. Je me nourrissais de l'âme des auteurs qui ouvraient les paupières de mes narines.

Ma mère ne sentait pas les livres.

Ma mère ne sentait pas plus la terre qu'elle ne sarclait le potager, ni les plantes qu'elle repiquait le long de l'allée, l'estragon, les œillets d'Inde, les roses autour du perron et la laine qu'elle tricotait en hiver.

C'est un autre parfum qui émanait d'elle depuis le premier jour. Je l'avais senti du plus profond de mon antre, le sien, ce ventre que j'avais choisi entre tous, pour entrer dans ce monde. Ah ce parfum du premier jour, fait de sang et de sueur, elle aimait à rappeler qu'on mesure l'amour à la souffrance endurée pour accoucher. Ainsi m'a-t-elle élevée, ma mère, dans ces remugles d'humanité.

La mémoire de ma mère s'était arrêtée dans la peste. On aurait dit que son odorat avait cessé de respirer autre chose que l'odeur du corps de ma sœur qui s'était retirée dans la mort. J'avais alors huit ans.

Rien, ni les êtres ni les objets, n'avait réussi à bousculer son âme pour qu'elle s'ouvre à autre chose. Je courais me cacher dans les livres. Ceux que l'on relègue dans les

greniers parce qu'ils n'ont plus leur place dans la bibliothèque.

Dans ce lieu au parfum de poussière, montait alors la fine effluence des vieilles pages, elle s'évadait des malles anciennes déposées là depuis des générations, des malles et des cartons remplis de littérature, de livres anciens, qui tel l'élixir sorti d'un flacon magique ranimaient en moi une flamme presque éteinte. Le souffle des écrivains la ravivait au fil des pages, jusqu'à ce qu'elle me consume à petit feu. Je lisais, je déchiffrais à la lueur du rai de lumière qui traversait les tuiles mal jointes, je dévorais toute cette nourriture de l'esprit qui remplaçait celle qui faisait défaut à mon ventre. Parfois ma mère, dans sa douleur de l'absente qui n'en finissait pas de ne jamais revenir, m'oubliait trop longtemps dans mon repaire.

Mais je ne souffrais pas, en tout cas pas tant qu'on pourrait le croire, car mon âme, par l'effluve qui montait des pages, se réveillait. Le parfum envoûtant des mots, sur moi, prenait tout pouvoir, et je me laissais aller à succomber au tourbillon des phrases qui donne à l'homme l'authentique parfum de la vie.

Mon grand-père m'a appris que l'odeur est physique, qu'elle a un corps, une âme, comme la brume qui unifie le ciel, la terre et la mer, qu'elle est chargée de l'esprit des ancêtres qui reviennent sous forme volatile, eau et fumée mêlées, telle une navigation fluide de nuages. Au lever, le matin, il restait immobile, dehors, au hasard de quelques marches, à contempler pans, fragments de contrées, petites vues de lieux, circonstances du chemin qui ramènent les parfums les plus élémentaires.

Homme du pas à pas, vrai chemineau, qu'arrêtait parfois un buisson aux fruits inconnus, il lui fallait prendre l'appui du ciel, et l'œil en même temps, tandis que son nez se promenait hors de toute frontière, sautait de l'enclave à l'horizon, là-bas, très loin, pour ramener tous les parfums de la nature. Il me disait alors que les premières odeurs du monde se prennent à petites gorgées et l'âme, loin de se dissiper dans les rêves de la nuit, garde intacte sa vigilance, rendue seulement au bercement d'une coulée de lumière. Celle de cette négresse qui portait sur la

Gaston-Paul Effa & Isabelle Laurent

Les parfums élémentaires

« L'odeur est physique, elle a un corps, une âme... Depuis le commencement, et depuis l'origine, en tout cas aussi loin que pouvait remonter dans le temps ma mémoire d'enfant, j'avais eu envie de voir dans les choses ce qui m'avait toujours été si obstinément caché et qu'il m'était donné, maintenant, de voir sans réserve. »

Deux enfances éloignées : celle de Gaston-Paul Effa, petit Africain élevé dans une famille animiste du Cameroun, et celle d'Isabelle Laurent, jeune enfant de la campagne. Tous deux se rejoignent dans l'amour qu'ils portent aux parfums, des parfums nobles et délicats des fleurs à ceux plus triviaux de la ferme, ou encore aux odeurs musquées du village africain.

Deux destins, deux sensibilités qui s'entrecroisent et se font écho pour offrir un récit d'apprentissage sensuel qui, au fil des pages, se mue en une ode aux odeurs. Une belle fluidité nous emporte et irrigue une émotion douce, refl et d'une complicité et d'une amitié sincère.

Les parfums élémentaires est une invitation à méditer sur les odeurs.

Professeur de philosophie et chroniqueur littéraire, Gaston-Paul Effa, d'origine camerounaise, est l'auteur d'une dizaine de romans et de plusieurs essais aux Éditions Gallimard dont Le miraculé de Saint-Pierre, Rendez-vous avec l'heure qui blesse et Le cri que tu pousse ne réveillera personne.

Isabelle Laurent, auteure et conférencière, est spécialiste des questions de la transmission mère-enfant. Elle a publié plusieurs essais et romans pour la jeunesse parus aux Éditions Artège. Elle est lauréate du Grand Prix catholique de littérature 2015.



**Gaston-Paul Effa
& Isabelle Laurent**

Les parfums élémentaires

Cette édition électronique du livre
Les parfums élémentaires
de Gaston-Paul Effa & Isabelle Laurent
a été réalisée le 11 février 2019
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072833977 – Numéro d'édition : 345227).

Code Sodis : U22731 – ISBN : 9782072834011
Numéro d'édition : 345231.